

Anthropologie bio-médicale – II

I - 1

LE PROJET D'UNE ANTHROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE AUJOURD'HUI De la connaissance à la responsabilité

Bonjour... M'entendez- vous ?... Vous avez dû trouver à l'accueil deux documents, ou à l'entrée de la salle, d'une part le calendrier du cours, et d'autre part le document qui correspond au cours d'aujourd'hui et dont le contenu sera affiché sur le site du Collège de France.

Je vais d'abord faire quelques mots de commentaire sur le calendrier du cours : vous notez que nous aurons trois cours de deux heures, trois semaines de suite, puis une pose qui correspond aux congés d'hiver de l'académie de Paris. Il n'est pas obligatoire pour le Collège de France de faire cette pose, mais... j'ai pensé que c'était préférable. Ensuite, nous avons une seconde série de quatre cours, les cours sont toujours de deux heures, et dans la seconde série de cours, l'une des séances sera faite avec la contribution d'un orateur invité, qui est Michel Morange. Il parlera des différences génétiques entre l'homme et le singe. Vous avez tous entendu dire que nous partageons 99% ou plus, de notre génome avec les chimpanzés. Aujourd'hui que le génome humain est décrypté, nous pouvons nous demander si, on a enfin identifié le petit pourcent de gènes spécifiques, de l'être humain, euh, ou si la question est mal posée de cette façon-là, à savoir, si ce n'est pas une affaire de pourcentage de gènes, mais d'organisation du génome, de régulation ou d'expression des gènes, c'est autour de ce problème que Michel Morange parlera donc de la différence anthropologique sous un angle particulier. Sur le même sujet, dans la "Lettre de l'Académie des Sciences", de novembre 2004, il y a un petit article de Philippe Vernier, intitulé "L'humanisation du génome", qui pose le même problème. L'autre document, que celui qui concerne le calendrier du cours, l'autre document, donne le plan du cours d'aujourd'hui et ses références bibliographiques.

Dans ces documents que je donne à chaque cours, les textes anglais ne sont pas traduits, je présuppose que vous lisez l'anglais comme le français, par contre les textes venant d'autres langues, je m'efforce de toujours les traduire. Ce cours de cette année est la suite du cours de l'an dernier, sur le même thème de l'anthropologie bio-médicale, et je ne donnerai pas en principe, une seconde fois, les références bibliographiques que j'ai déjà données l'année dernière, elles sont toujours affichées sur le site Internet.

En épigraphe à la leçon d'aujourd'hui, j'ai présenté une petite phrase extraite d'un livre de Liz Susan Stebbing, une Anglaise, qui fut professeur de philosophie à Cambridge et à Londres, et qui est intervenue, juste avant la Seconde Guerre mondiale, dans les débats autour de la physique, et de la question de savoir si le déterminisme de principe des physiciens, empêchait de concevoir la liberté humaine, ou de croire à la liberté humaine. C'est une vieille façon de poser le problème, mais la petite phrase de Susan Stebbing m'a paru intéressante en ce qu'elle ne parle pas seulement de la liberté mais de la nature de l'homme. Elle nous dit que "la liberté humaine consiste en ceci, que nous ne savons pas encore ce que nous allons faire, non parce que la connaissance est trop difficile à acquérir, non parce que, il n'y a pas de certitude, mais seulement de grandes improbabilités, mais parce que, nous ne sommes pas encore finis. Nous sommes commencés. Ce que nous sommes déjà devenus, et ce que nous sommes en train de devenir, joue un rôle dans ce que nous serons et que nous ne savons pas encore." Cette manière de mettre l'être humain en évolution, et en présence d'un futur possible, non encore déterminé, me paraît pouvoir être une sorte d'idée directrice pour le cours de cette année.

Une autre façon de mettre en perspective mon idée directrice serait de dire que, l'anthropologie philosophique, dont je parle, lorsqu'elle s'est donné son programme, à l'époque des Lumières, a centré son programme autour de la question : "Qu'est-ce que l'homme ?", et j'avais donné, l'an dernier, une citation inaugurale de Groethuysen qui rappelait le "connais-toi toi-même", repris par Socrate, de l'oracle de Delphes. Or, on peut penser que ce programme de l'anthropologie philosophique est en train d'évoluer vers la question, "donné ce que l'homme est, ou ce qu'il est devenu, qu'est-ce qu'on peut en faire, et qu'est-ce qu'on veut en faire ?" C'est une autre façon d'indiquer la ligne du cours.

Un bref rappel de ce que j'ai dit l'année dernière : j'ai parlé l'année dernière principalement d'un mouvement, qui s'est appelé "anthropologie philosophique", et qui s'est situé en Europe, au milieu du 20^e siècle. Ce mouvement-là, qui a été initié principalement par des scientifiques à la recherche d'une science humaniste, est un mouvement qui était encore fidèle aux idées des Lumières. L'idée de ces chercheurs, qui voulaient faire une science humaniste, était que, à mesure que la biologie et la médecine font des progrès scientifiques, l'invasion de la méthodologie scientifique dans les relations interhumaines ou entre les hommes et les animaux, cette invasion de la méthodologie scientifique fait que, les êtres humains ou les animaux sont traités par la science comme des choses ou comme des machines. Mais, nos chercheurs prétendent que c'est une mauvaise façon de faire de la science, qu'il y a une autre façon de faire de la science, c'est de considérer que le chercheur biologiste ou le chercheur médecin, est un sujet, un agent, qui, dans sa recherche, a à faire à d'autres sujets, d'autres agents, hommes ou animaux, qui sont des sources d'initiatives, qui ont leur monde, et envers qui il y a des égards à avoir que l'on n'a pas, quand on travaille en physique ou en chimie. D'où le développement, dans la première moitié du 20^e siècle, d'une éthologie, d'une médecine psychosomatique, toute discipline qui essaie de prendre en compte cette dimension, d'agent, de l'être humain ou de l'animal, que l'on étudie ou que l'on essaie d'aider. Cette préoccupation de faire une science humaniste, répond aussi bien à l'appel de Husserl dans "La Krisis", et dans la conférence qu'il a faite à Vienne en mai 1935, si je ne me trompe. Husserl disait, "qu'il est urgent pour la philosophie de surmonter l'objectivisme naturaliste. Le danger des sciences est d'objectiver, de naturaliser, et il faut surmonter cet objectivisme naturaliste". Le courant intellectuel des années 1930 – 1960, en Europe, principalement en Europe germanophone, a été illustré par de grandes personnalités scientifiques, vous vous rappelez, Buytendijk, le physiologiste, Hollandais, Portmann qui s'est intéressé au développement précoce de l'être humain, Von Weizsäcker le médecin interniste et neurologue qui a promu une façon psychosomatique de faire de la médecine interne, et Binswanger, le psychiatre, c'était les principales figures que j'ai évoqué l'an dernier.

Ce courant intellectuel de l'anthropologie bio-médicale de type philosophique, au milieu du 20^e siècle, a été jusqu'à un certain point, cassé dans son élan, par la Seconde Guerre mondiale. Même s'il s'est prolongé au-delà, jusque dans les années '60, et cela est partiellement dû à ce que certains de ses sympathisants, comme le

philosophe Arnold Gellen dont j'ai peu parlé l'an dernier mais que j'ai mentionné, ont été des collaborateurs passifs du nazisme. Comme Heidegger. Néanmoins, ce mouvement a profondément influencé la philosophie française, et j'avais mentionné l'an dernier, l'influence qu'il a eu sur la pensée de Merleau-Ponty et de Sartre. On considère habituellement que, à la fin du 20^e siècle, à partir des années '60, ce qui prend la relève de ce mouvement, pour une science humaniste, c'est ce que l'on appelle le mouvement "bio-éthique", la bioéthique. Il est vrai que le mouvement bio-éthique est fortement travaillé par la philosophie des Droits de l'Homme, en ce sens, il reste fidèle à l'inspiration des Lumières, mais je pense qu'il est aussi travaillé par un souci d'avoir à ré-élaborer son anthropologie. Et c'est ce que je vais prendre en considération dans le cours de cette année. En fait, ayant participé un peu à l'avancée de ce mouvement de bio-éthique, je me suis toujours posé des questions sur ce qu'on appelle "l'homme", l'homme qui a une dignité, l'homme qui a des droits, l'homme envers qui on doit d'avoir des égards, l'homme qui réclame un droit à l'euthanasie, euh... etc. Qu'est-ce que c'est que cet homme ? Quelle entité est-ce ? Comment est-ce qu'on le conçoit ? Et sa notion n'est pas du tout, je pense, homogène, dans la mesure où le mouvement bio-éthique s'inspire de plusieurs traditions philosophiques différentes, et qui n'ont pas la même conception de l'homme. Le souci d'avoir, aujourd'hui, à ré-élaborer une anthropologie, et une anthropologie qui s'inspire des avancées des sciences bios, des sciences de la vie, ce souci est passé maintenant dans le grand public, dans un numéro récent du journal "Sciences humaines", un dossier, c'est le numéro de novembre 2004, un dossier s'intitulait "L'individu hyper moderne : vers une mutation anthropologique ?" Ce dossier est inspiré, au moins dans son titre, d'un livre, coordonné par Nicole Aubert, et qui s'intitule "L'individu hyper moderne", qui est paru en 2004. Dans ce livre, Marcel **Gauchet** intitule sa présentation "Mutation anthropologique", hein, donc "c'est dans l'air". D'autres thèmes sont dans l'air, proches de celui-ci, on entend parler de post-modernité, d'hyper-modernité, de modernité avancée, d'autre modernité, de sur-modernité, l'époque moderne, c'est-à-dire l'époque moderne, l'époque des Lumières, est terminée, nous passons à une autre époque. L'Union Européenne a intitulé une publication dont je parlerai tout à l'heure, enfin a intitulé une partie de cette publication, "vers un nouveau siècle des Lumières", hein. L'initiateur de la post-modernité, c'est Jean-François **Lyotard**, vous savez ? Avec son livre intitulé "La condition post-moderne", qui date de 1979, donc il y a quelque

chose qui s'élabore depuis des années, en fait. Plus récemment, en 1992, Marc Auger, a publié un livre qui s'appelle "Introduction à une anthropologie de la sur modernité, introduction"... En fait, ce qu'on lit à droite et à gauche, c'est qu'il faudrait construire une anthropologie nouvelle, qu'on en a les prémices, les préliminaires, des traces, qu'on introduit à, mais où est-elle, cette anthropologie nouvelle ? C'est ce que l'on va chercher.

Le sujet est délicat, et le travail sur ce sujet se heurte à des difficultés. La littérature est surabondante, de qualité très inégale, une partie de cette littérature consiste en travaux collectifs, souvent des travaux émanant d'institutions nationales ou internationales, comme l'Union Européenne que je mentionnais, comme l'Organisation Mondiale de la Santé ou l'Organisation des Nations Unies, je vais parler de quelques textes de ces institutions, aujourd'hui, comme le comité européen d'éthique, etc., et il est possible que ce soit en partie dans ces travaux collectifs, internationaux que se construit cette anthropologie nouvelle, encore hypothétique. Je passe maintenant, et vous pouvez suivre, ça c'était le commentaire de la citation mise en épigraphe, je passe maintenant à l'introduction du cours d'aujourd'hui.

Le cours d'aujourd'hui essaie de définir le projet d'une anthropologie philosophique de nos jours, et la ligne qu'il trace, va de la connaissance à la responsabilité.

Vous connaissez tous ce que j'appelle ici "la boutade de Freud" ? Ce texte très célèbre est souvent cité, de Freud dans les leçons d' "Introduction à la psychanalyse" au chapitre 18, mais on le retrouve dans d'autres passages, des textes freudiens, où Freud dit à peu près ceci "L'humanité a subi deux grandes vexations, à l'époque moderne, deux grandes vexations de son amour propre naïf : d'une part, Copernic lui a appris que la terre n'est pas au centre du monde, donc l'homme n'est pas au centre du monde, d'autre part, Darwin et Wallace, lui ont appris que l'homme descend de lignée animale, et en fin de compte, végétale aussi, que le monde vivant est un, que nous sommes tous, tous les vivants, appartiennent à la même famille". Freud ajoute que, son propre apport de chercheur en sciences psychologiques, va infliger à l'homme une troisième vexation, il va prendre conscience qu'il n'est pas maître de sa maison. Freud insiste surtout sur l'inconscient pulsionnel, sur les pulsions inconscientes qui sont sous-jacentes à la conscience, laquelle n'est qu'un petit îlot, au-dessus d'une masse d'inconscient beaucoup plus

ample, et qu'elle n'atteint que par des moyens indirects, hein, dont elle n'acquiert la connaissance que par des moyens indirects. Mais, on peut aussi, depuis que les neurosciences se développent, mentionner la part très largement inconsciente des habitudes, des apprentissages. Lorsqu'un tireur à l'arc vise sa cible et qu'il tape précisément dans la cible, il a appris à tirer, mais il est absolument inconscient des mécanismes fins par lesquels son système neurologique et musculaire, ajustent pour tirer juste dans la cible. La plupart de nos apprentissages, même de nos apprentissages intellectuels, est très largement inconsciente et, ce que nous appelons "la conscience" dont les philosophes sont fiers, n'est qu'une très petite partie de la vie mentale. Quelle insulte ! Or, le document européen, encore une fois j'y reviendrai tout à l'heure, j'en donne la référence dans le document, le document européen qui s'appuie sur les travaux d'une conférence qui a eu lieu en 2004, fait allusion à cette boutade de Freud, sans citer Freud, et dit que "l'humanité est en train de recevoir une quatrième gifle". Cette quatrième gifle, c'est la découverte du code génétique, la découverte que le code génétique est unique, pour l'ensemble de la vie sur la Terre, - l'ensemble des vivants, même code génétique -, et, le décryptage du génome humain, ajoute à cette vexation, hein, l'idée que tout ce que nous sommes, est maintenant étalé, en plein jour, tout ce que nous sommes au fond du fond, hein, est étalé en plein jour sous la forme d'une information, que d'ailleurs nous ne pouvons pas lire "A, B, blup, blup..." hein. Incompréhensible, mais que les scientifiques sont capables d'utiliser pour introduire, éventuellement, des modifications dans ce génome humain, pour jouer avec, hein.

J'en reviens maintenant après cette allusion à Freud et à la manière dont il est repris aujourd'hui, au projet d'une anthropologie philosophique.

Le philosophe Bernhard Groethuysen, dont je redonne ici les références de l'ouvrage majeur qui s'appelle "Philosophische Anthropologie", anthropologie philosophique, le philosophe Groethuysen, qui était éminemment européen, - il a enseigné longtemps à Berlin, puis il est venu à Paris à la veille de la Seconde Guerre mondiale, parce qu'on l'a viré de son poste à Berlin, il "pensait mal" -, et ayant acquis la nationalité française, il a beaucoup participé à la vie intellectuelle française des années après la guerre. Groethuysen dit dans son livre sur l'anthropologie philosophique, que cette anthropologie, dont le programme se résume au programme socratique, "connais-toi toi-même", euh, a une tension interne qu'elle ne

résout pas. Qu'il n'est peut-être pas souhaitable qu'elle résolve. Cette tension est entre deux manières de philosopher, ou de concevoir, l'anthropologie, de concevoir la façon de se connaître soi-même, une façon est de s'immerger dans sa propre vie, et de tâcher à donner à sa vie un style, se donner une philosophie de la vie inhérente à la vie. L'idée d'une philosophie de la vie vient de Dilthey, et dont Groethuysen a été l'élève. C'est une façon, et l'autre façon de faire de l'anthropologie philosophique, est de prendre ses distances, par rapport à sa vie, prendre du recul, et s'interroger sur, "que suis-je ?, que fais-je ?", etc., se prendre comme objet d'étude philosophique, s'analyser philosophiquement. Ce que fait Groethuysen dans son ouvrage, c'est d'examiner les sagesses de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, les sagesses philosophiques, il opte donc plus ou moins, pour la première manière, c'est-à-dire la philosophie de la vie. Quelles philosophies de la vie ont eu les philosophes dans toute la tradition philosophique occidentale jusqu'à la Renaissance ? Mais, on peut se dire que Socrate, le modèle, Socrate a lié les deux façons de faire de l'anthropologie puisque, à la fois SA manière de vivre est d'un certain style, et provocant et d'un autre côté, il passe son temps à poser les questions, sur ce qu'est l'homme. La tension, donc, est peut-être féconde pour l'anthropologie philosophique, si nous regardons ce qui se passe dans la philosophie contemporaine, autour de nous, dans les ouvrages francophones, il me semble que nous pouvons retrouver des traces des deux styles, tout à fait bien caractérisées. François Julien, dans un livre qui vient de paraître, intitulé "Nourrir sa vie à l'écart du bonheur", s'inspire d'un philosophe Chinois, dont la vie date je crois des années 300 avant JC, **Shuang Si**, qui a énoncé, - dont on n'a pas directement les ouvrages mais dont on a une transcription -, "Le livre du thé", ce philosophe Chinois a énoncé, - je n'ai lu que Julien, hein -, un principe du "nourrissement vital", "nourrir sa vie, on pourrait dire ça, en traduisant, c'est la vivre pleinement, approfondir ses expériences, sans préoccupations de viser quelque chose. Et en particulier, sans vouloir à toute force, être heureux". Julien pense que la poursuite du bonheur est une illusion dans la philosophie occidentale, et en particulier dans la philosophie utilitariste dont les origines sont chez Aristote, dans la morale d'Aristote. La poursuite du souverain bien, du plus grand bien...

J'ai été intéressée par la démarche de François Julien parce que j'avais lu dans l'autobiographie d'un philosophe Japonais, qui s'appelle **Tomonobu Himamishi**, une petite pointe à l'égard de Heidegger. Himamishi dit que Heidegger

s'est beaucoup inspiré du philosophe chinois **Suan Si**, et qu'en particulier la notion d'être au monde, traduit littéralement une formule de ce philosophe chinois. Et comment Heidegger connaissait-il cette philosophie chinoise ? Eh bien, juste après la guerre de '14, Heidegger a eu un étudiant japonais, qui lui a demandé d'être son tuteur, il a été le tuteur de cet étudiant pendant un an, et pour le remercier, cet étudiant lui a fait cadeau du "Livre du thé", traduit en allemand. Ah ! Himamishi dit qu'à la suite de ça, un jour, il a dit à Gadamer, qu'au fond, Gadamer élève de Heidegger, qu'au fond Heidegger avait plagié Suan Si, et que Gadamer a été absolument furieux ! Ils se sont réconciliés plus tard. Voilà une manière, "s'immerger dans sa vie et la vivre pleinement, sans poursuivre des buts qui ne sont pas là". Une autre manière serait illustrée dans la philosophie tout à fait contemporaine, par l'ouvrage de Vincent Descombes, que je vous donne ici dans la bibliographie et qui s'appelle "Le complément de sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même", ce n'est pas par hasard si je choisis ce livre. La thèse de ce livre est que la philosophie européenne, depuis l'époque des Lumières, c'est bien connu, a été une philosophie du sujet, puis, le sujet a été malmené, confère la boutade de Freud, on a mis en doute la transparence du sujet, on a mis en doute la souveraineté du sujet, mais on continue de penser qu'il doit être maintenu à sa place architectonique c'est-à-dire qu'il conserve son statut de sujet. Et Descombes pense que c'est une illusion. Voilà pour l'horizon philosophique que je pose à l'arrière-plan.

Disons maintenant quelques mots du sens du terme "anthropologie", dont l'ambiguïté originelle, ressemble fort à l'ambiguïté du terme "humain", humanisme, humanité, humanitaire, de la famille de "terme"..... Le mot "anthropologie" apparaît dans la langue française en 1516, donc au 16^e siècle, mais son sens initial, que l'on retrouve jusque chez Leibniz, à la fin du 17^e siècle, et "les petitesse humaines, une anthropologie c'est une petitesse humaine", ainsi Leibniz parlant de dieu, dit que si l'on en croit la religion chrétienne, dieu s'est humanisé, en voulant bien souffrir des anthropologies. Pour parler de la venue du Christ sous la forme humaine. Dieu a souffert des anthropologies.

Vous connaissez, vous êtes "sensible" à l'ambiguïté du terme "humain". D'un côté se conduire humainement, caractérise quelque chose d'éminemment positif, quand on envoie les médecins dans un commissariat de police, pour voir comment se font les gardes à vue, il y a eu récemment une conférence de consensus sur le rôle du médecin en garde-à- vue, on entend que, la venue du médecin humanise le

commissariat, ce qui n'est pas dire que les policiers sont inhumains, mais ce qui est dire qu'il y a des façons humaines, décentes, de se conduire, et que la venue humanitaire !, d'un représentant du monde médical, promeut cette façon humaine de se conduire. D'un autre côté, vous connaissez le titre de Nietzsche, "Humain, trop humain ?", et quand on dit "la justice n'est qu'humaine", on veut bien dire qu'elle n'est pas parfaite, hein.

Il y a donc un problème derrière le mot, "anthropologie", d'un côté l'idée d'une limitation à nos possibilités humaines, et éventuellement de la présence du mal au milieu du bien, et de l'autre côté, un idéal de perfection. Puisque l'anthropologie au sens moderne, qui est encore le sens actuel, est fondée sur ce que l'on appelle "La philosophie des Lumières", il est bon de remarquer que, à l'époque où Kant faisait son cours d'anthropologie, à l'université, il y a eu toute une cascade de publications, qui s'appelaient "anthropologie". Et, le livre de Kant, qui en fait n'est pas un livre mais qui est... des notes de cours qui ont été publiées par quelqu'un d'autre, hein... le livre de Kant témoigne d'un mouvement collectif qui était en gestation, principalement dans les pays germaniques, de langue allemande à ce moment-là, donc à l'époque de la Révolution française, et qui a peut-être une parenté avec l'inspiration de la Révolution américaine et française, la Déclaration des Droits de l'Homme euh... et, si Kant en donne un résumé, limpide philosophiquement, il faut voir qu'il y a derrière cet arrière-plan social et politique. Le succès du livre de Kant se..., montre par exemple au fait qu'il a été traduit en français trois ou quatre fois, y compris par Michel Foucault, je cite les quatre formes sous lesquelles on la trouve, dans le document que vous avez, et c'est aussi un signe que, dans sa limpidité, le programme de Kant pose problème, plusieurs problèmes. Quel est ce programme ?

Je vous ai donné, dans le document, de courts passages qui rappellent l'élaboration kantienne du sujet. Le premier passage est tiré du "Cours de logique" de Kant, ce passage est très connu, c'est le passage où il est dit que "le champ de la philosophie se laisse ramener à quatre questions, et en fait à une seule". Les questions sont, un : que puis-je savoir ?, deux : que dois-je faire ?, trois : que m'est-il permis d'espérer ? À ces trois questions Kant essaie de répondre, un : dans la "Critique de la raison pure", deux dans la "Critique de la raison pratique", et trois dans la "Critique du jugement" et dans les ouvrages sur la religion, et la quatrième question est "qu'est-ce que l'homme ?" Et Kant écrit, "à la première question répond la métaphysique, à la seconde la morale, à la troisième la religion, et à la quatrième,

l'anthropologie, la science de l'homme, littéralement. Mais au fond, on pourrait mettre tout cela au compte de l'anthropologie, parce que les trois premières questions se rapportent à la dernière. La question centrale de la philosophie, c'est donc, aux yeux de Kant, celle qui résume toutes les questions philosophiques, c'est donc "qu'est-ce que l'homme ?" Et l'anthropologie serait la discipline philosophique reine, compréhensive. Dans l'ouvrage "Anthropologie, du point de vue pragmatique", Kant définit ainsi, c'est l'autre citation que j'ai donnée dans le document, le programme de cette science philosophique de l'homme. Je cite : "Une doctrine de la connaissance de l'homme systématiquement traitée, peut exister dans une perspective soit physiologique soit pragmatique. La connaissance physiologique de l'homme, vise à explorer ce que la nature fait de l'homme, la connaissance pragmatique, ce que l'homme, être libre de ses actes, fait, ou peut et doit faire, de lui-même". À défaut de véritable source, on dispose pour l'anthropologie d'auxiliaires, histoire universelle, biographies et même pièces de théâtre et romans, c'est dire que l'anthropologie n'est pas faite, elle n'est pas encore une connaissance pleine de l'homme, elle est à faire, pour l'instant on n'a que des bribes, des témoignages, des auxiliaires, et un programme.

Le programme d'une anthropologie physiologique, c'est le programme d'une science naturelle, de l'homme, science naturelle de l'homme, qui commence chez Buffon, et qui va se développer tout au cours du 19^e siècle, avec l'anthropologie physique de Broca et de son École, et qui va se compléter au début du 20^e siècle, d'une science de l'homme social, avec l'anthropologie culturelle principalement démarrée par l'École américaine, double science naturelle de l'homme si l'on peut dire, le programme s'étant complété en cours de route. Par contre, ce que Kant appelle "anthropologie pragmatique", est défini d'une façon beaucoup plus compliquée. Une connaissance pragmatique apparaît dans ce programme comme une connaissance à la fois descriptive, et normative, puisqu'elle doit dire à la fois, ce que l'homme fait et ce qu'il peut, et doit faire. Ce que l'homme fait, de lui-même et ce qu'il peut et doit faire, de lui-même. Remarquons toutefois que ce programme ne touche pas au statut de l'homme comme sujet. Je veux dire, à ce qui est le soubassement de toute la recherche, dont l'homme prend l'initiative, car, en réalité c'est l'homme qui fait la science, c'est l'homme qui prend conscience de lui-même, c'est l'homme qui décide de ses orientations, c'est l'homme qui se demande ce qu'il peut et doit faire, hein. Ce "je", je fais, je dois faire, je peux faire, ce "je", n'est pas

remis en question dans son statut ultime par l'anthropologie kantienne, au contraire, tout le sens de la révolution copernicienne de Kant, et qui est sa réponse à Copernic, c'est, bien sûr Copernic nous a montré que la Terre n'est pas au centre du monde, mais c'est la science qui nous le montre. Et qui fait la science ? C'est nous qui faisons la science ! Nous sommes donc la source de la découverte que nous ne sommes pas au centre du monde, non, nous sommes ultimes, l'ultime référence, de cette connaissance, hein... Cette façon de retourner la révolution copernicienne en faveur de l'homme est géniale ! Mais elle signifie que, le sujet, le "je", le "je transcendantal" comme dit Kant, qui est le fond, le soubassement de tout, n'est pas remis en cause. Nous n'avons chez Kant qu'une ébauche de l'anthropologie philosophique, et cette ambition de construire une anthropologie philosophique, à mesure que les sciences positives de l'homme se développent au cours du 19^e siècle, cette ambition va flancher, au point que, un dictionnaire de philosophie des années 1870, dit que "les philosophes ont perdu le goût de réfléchir à l'anthropologie, ils laissent ça aux scientifiques, ce n'est plus un problème philosophique". En fait, pendant la seconde moitié du 19^e siècle, la principale trace que l'on trouve d'un effort pour constituer une anthropologie philosophique, est chez Nietzsche, à travers les portraits des trois images de l'homme, que donnent Rousseau, Goethe et Schopenhauer. C'est dans les "Considérations inactuelles", et c'est un type d'anthropologie qui est du type philosophie de la vie. Quel genre de vie philosophique ces personnes ont-elles vécu ? J'ai insisté par contre l'an dernier sur le point que, au début du 20^e siècle, l'ambition philosophique de constituer une anthropologie a été reprise par des scientifiques, principalement par des scientifiques, et certains scientifiques ont même affirmé, ou philosophes, ont affirmé que "toute science humaine est en même temps une philosophie de l'homme", ou qu'il est souhaitable que toute science de l'homme soit en même temps une philosophie de l'homme, et cela était très sensible dans les sciences médicales. C'était mon introduction, pour resituer le projet d'une anthropologie philosophique, j'ai été un peu longue pour cette introduction, je vais être plus rapide maintenant.

Mon premier point, consiste à rappeler quel a été, au cours du temps, le tâtonnement pour préciser quel est le propre de l'homme, par rapport aux autres animaux, ou quelle est la différence anthropologique ?

Je commence par vous rappeler une petite phrase lapidaire de Jean-Jacques Rousseau, "on façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation", citation de "L'Émile", pour garder présente à l'esprit, la notion que, jusqu'au milieu du 20^e siècle, au fond, la tâche, le travail que l'homme s'assigne pour créer l'homme, c'est un travail éducatif. Et que, c'est seulement dans la seconde moitié du 20^e siècle, que l'on commence à penser que c'est peut-être aussi un travail matériel, médical, biologique, de transformation, physique. Je veux aussi, à travers cette petite phrase de Rousseau qui met les hommes en parallèle avec les plantes, rappeler à quel point aujourd'hui, avec les travaux de neurosciences, on a du mal à distinguer clairement, ce qui chez l'homme est inné, et ce qui est acquis, ce qui est le fruit d'une éducation ou d'un apprentissage, et ce qui était là avant. Certes, il y a une base génétique, mais le développement du cerveau, - nous montrent les neurophysiologistes -, le développement du cerveau est un développement **épigénétique**, c'est-à-dire un développement qui se fait en interaction entre le système nerveux humain et le monde extérieur. Qui dit "interaction" dit déjà "apprentissage, éducation". La constitution physique du cerveau lui-même est le fruit d'un apprentissage cérébral, c'était pour rappeler ça.

Je vais maintenant opposer deux traditions, deux traditions dans lesquelles on considère la différence anthropologique de deux points de vue entièrement opposés, la première, cherchant à montrer à quel point l'homme est artificiel, fabriqué, éduqué, la seconde, insistant sur l'importance de la nature chez l'homme.

La thèse de Tinland, Franck Tinland, portait le titre "La différence anthropologique, essai sur les rapports de la nature et de l'artifice". Dans cet ouvrage, Tinland qui était fasciné par les premiers travaux de Lévi-Strauss, insiste sur la particularité qu'a l'homme, de n'être pas achevé par la nature. Il naît prématuré, comme Portmann l'avait montré par exemple, et pour suppléer à cette absence de finition de la part de la nature, il recourt à des artefacts qu'il se donne, d'une part les outils, d'autre part, les règles qui norment ses comportements au-delà des régulations biologiques. Lévi-Strauss n'avait-il pas insisté sur la discontinuité entre nature et culture, et sur le caractère artificiel de règles comme la prohibition de l'inceste ? Même si l'exogamie a une signification, une justification biologique possible, les règles de l'échange des femmes sont culturelles. Le premier Lévi-Strauss insiste donc sur la discontinuité entre nature et culture et Tinland reprend cette notion de discontinuité et essaie de l'élaborer, très finement, dans une longue

thèse dont j'ai extrait deux petits passages, qui disent d'une part, je cite, "l'héritage humain des morphogenèses biologiques apparaît comme ce qui est susceptible d'un supplément de forme, et comme ce qui, pour survivre, en appelle nécessairement à cette surdétermination, qui naîtra des gestes de ce vivant demeuré en retrait de la plénitude immédiate des fonctions biologiques...", - c'est du langage un peu philosophique philosophant, hein, mais ça dit bien ce que ça veut dire -, "...est par là voué à en excéder l'ordre." L'homme naît avec un déficit d'organisation, et il supplée à ce déficit en s'organisant lui-même, en se donnant des règles artificielles de l'organisation, des artefacts. L'autre petite citation que je vous donne dit, "c'est l'ouverture sur un horizon de possible qui fait que l'humanité n'a pas, à proprement parler, un destin d'espèce". Cette idée d'un destin d'espèce, nous y reviendrons. L'horizon des possibles, qui s'ouvre devant l'homme à mesure que sa connaissance progresse sur lui-même, c'est un point sur lequel le livre de Claude Debru, sur les biotechnologies, insiste beaucoup dans son premier chapitre et je l'avais signalé l'année dernière.

Lévi-Strauss est revenu sur sa distinction entre nature et culture et le second Lévi-Strauss a, au contraire, insisté sur la continuité nature – culture, sur le caractère naturel de la culture. Pour une seconde famille d'esprit, la continuité prévaut entre nature et artifice, entre animalité et humanité, dans l'homme.

Vous avez tous présent à l'esprit, je pense, le livre émouvant de Darwin, sur les émotions, l'expression des émotions chez l'homme et les animaux, dans lequel Darwin s'attache à montrer comment la plupart des expressions émotionnelles humaines, peuvent être observées, dans leur apparition chez le petit enfant, et grâce à des témoignages qu'il a collectés, aussi dans des observations faites sur des animaux. Le rire et les larmes, on trouve ça chez les animaux, la colère ou la surprise, la terreur, l'expression de la fiction, la seule exception, c'est la honte. Les petits enfants rougissent, et ça, ça ne s'apprend pas, c'est inné, c'est naturel, les petits enfants rougissent quand on les regarde, le sentiment d'être regardé, le sentiment de la conscience que l'autre a de vous quand il vous regarde, marqué par la rougeur, et Darwin souligne que ce signe, cette expression émotionnelle, on l'observe aussi chez "les sauvages !", comme on disait à l'époque, il l'avait observé chez la femme Fidjienne que, lorsqu'il a fait son voyage autour du monde sur le Beagle, que le capitaine du Beagle ramenait en Amérique du Sud, après il avait amené trois sauvages en Angleterre, et il les ramenait, il avait promis de les ramener

dans leur pays. Il y avait une femme et deux hommes, et il dit que la femme rougissait et que les femmes rougissent plus souvent que les hommes.

La démarche de Desmond Morris, qui reprend dans le titre de son livre "Le singe nu", une expression de Darwin, Darwin, dans l'ascendance de l'homme disant "l'homme diffère notablement par sa nudité, de tous les autres primates". Alors ! Voilà une autre différence anthropologique chez Darwin. En fait Darwin hésite toujours, Darwin est un vrai esprit scientifique, qui flotte dans ses opinions, au gré des observations, qu'il est toujours prêt à corriger une affirmation quand une observation vient qui la dément. Il parle aussi du sentiment d'humanité, est-il naturel ou inné ?, il doute qu'il soit naturel, il dit ça dans son autobiographie. La démarche de Desmond Morris donc, qui reprend l'expression de Darwin, "le singe nu", est la démarche inverse, non pas de montrer à quel point les animaux nous ressemblent et à quel point les expressions de l'animal sont les mêmes que les expressions chez nous, ou expriment la même intériorité, du même ordre, c'est la démarche inverse, de montrer à quel point l'animal est présent en nous. Morris était un zoologiste, qui s'est occupé longtemps des mammifères au zoo de Londres, et il est devenu écrivain. C'est un homme du 20^e siècle, qui a connu la bombe atomique, Hiroshima, qui a connu le baby boom d'après guerre, et qui a connu à la même époque, et il les lie, la montée des intérêts écologiques. Donc il se dit que, si le souci écologique se dessine chez les êtres humains, c'est parce que, inconsciemment, ils se rendent compte que si la population humaine continue à croître comme à l'époque du baby boom, il n'y aura plus de place pour les animaux !

Morris dénonce donc, la contradiction qu'il y a, entre le souci de préserver le monde animal et le souci de croissance...., comment dire ?, la réaction de survie d'espèce, après la Seconde Guerre mondiale, qui connaît une expansion dramatique, et il rappelle les limites de l'animalité dans l'homme, c'est-à-dire l'homme est fier de lui, il la ramène, euh... il se croit supérieur à tout, mais en fait, il est soumis à des contraintes biologiques auxquelles il ne peut pas échapper, et en particulier l'espèce humaine, comme toutes les autres espèces connaîtra l'extinction. C'est une idée difficile à supporter pour les êtres humains, mais Morris dit "à moins d'envisager des hypothèses extravagantes, comme la migration d'une petite partie de l'espèce humaine vers d'autres planètes, ça aura une fin, de toute façon. Et s'il y a une expansion démographique, gigantesque, de l'espèce humaine, de toute façon,

ça aussi, ça la mène à sa perte, parce qu'elle n'aura plus de quoi se nourrir ou alors il faudra qu'elle fabrique artificiellement ses protéines, c'est ce qu'il imagine.

Edouard Wilson, c'est un peu disparate ce que je dis là, mais c'est pour suggérer la variété de la recherche de ce qui distingue l'homme du reste du monde vivant. Edouard Wilson, c'est bien connu, dans son livre "Sur la nature humaine", s'attache à trouver à la morale, une origine naturelle, et particulièrement, à trouver, à identifier, des traits génétiques supposés, qui soient à l'origine de conduites morales, de conduites sociales, dans l'espèce humaine, qui permettent la collaboration entre les êtres humains. Il ne faut pas trop se tromper sur l'intention de Wilson, puisque, il n'est pas du tout dans son propos de dire que toute notre philosophie morale se ramène à nos gènes, ce qu'il veut dire c'est que, notre espèce étant une espèce vivante, elle a dû hériter des traits qui permettent la vie en commun, et au-delà de ces traits hérités, et qui sont présents dans son génome, au-delà, elle n'a pas de repère. Elle n'a pas de repère pour ce qu'elle doit faire, elle n'a pas de repère, nulle part !, elle s'en cherche ! au ciel ou... Mais elle n'a aucun repère, et au-delà de cette base génétique de l'homme, Wilson professe une sorte d'existentialisme philosophique, où tout est possible, la morale est créée par l'homme. Elle est inventée.

Je vous cite enfin, dans la bibliographie de ce point, le gros livre de Picq et Coppens, "Aux origines de l'humanité", dont le second tome s'appelle "Le propre de l'homme". C'est un ouvrage énorme, qui donne la somme des connaissances que l'on possède aujourd'hui sur ce qui est propre à l'homme, par rapport au reste du monde vivant. Le premier chapitre rappelle toutes les différences prétendues que l'on a avancées, au cours de l'histoire humaine, "l'homme est un animal raisonnable, l'homme est un bipède, sans plumes", où va-t-on ?, hein. "Le rire ! est le propre de l'homme, l'outil, le langage", etc., et ce premier chapitre montre comment ces propositions au sujet du propre de l'homme, ont été réfutées, l'une après l'autre. L'outil ? Mais non ! Les animaux se servent d'outils, etc. La séquence des chapitres qui suit, c'est ce chapitre inaugural du livre, réétudie un certain nombre de propre de l'homme, dans la perspective de l'évolution des espèces. La bipédie, par exemple, d'autres animaux sont bipèdes, donc ce n'est pas le propre de l'homme, mais l'homme court debout. Il n'y a pas d'animaux autres que l'homme, qui courent debout. Les singes se mettent à quatre pattes pour courir. Le régime alimentaire, on a dit que ce qui a fait grossir le cerveau humain, c'est d'avoir mangé de la viande.

Non ! D'autres animaux sont carnassiers, ils n'ont pas développé un cerveau comme le nôtre ! Mais, peut-être la cuisson de la nourriture est propre à l'homme ? Donc pas un type de nourriture mais la cuisson. Les outils : l'homme se targue d'être homo faber, l'homme fabricant d'outils, mais bien des animaux utilisent des outils ! Néanmoins ! Dans les stratégies d'utilisation des outils, il y a des différences fines. La conscience de la mort ? Est-ce qu'elle existe chez les animaux ? Quelle est la différence avec la conscience de la mort chez l'homme ? Les règles de la vie sexuelle ? Il y en a, chez les animaux, des règles de la vie en commun, et en particulier dans le domaine de la sexualité. Mais il y a des différences. Le langage, l'aptitude à utiliser des signes, l'aptitude à se représenter ce que l'autre sent, pense, imagine... Il y a des capacités cognitives et émotionnelles chez, en particulier les animaux, qui nous sont proches, les chimpanzés. La reconnaissance des visages existe chez les chimpanzés, se reconnaître dans un miroir, etc., mais il y a des limites que l'homme franchit et que l'animal ne franchit pas. Le fait de savoir sans avoir besoin de l'apprendre que, l'autre se représente quelque chose, ou que l'autre a une idée de vous comme vous avez une idée, une représentation de lui, ce que l'on appelle "la théorie de l'esprit" dans les sciences cognitives. Il y a des différences entre la manière dont les animaux vous perçoivent, comme le vivant, comme le centre de l'initiative, mais il y a des différences dans la manière dont ils se représentent notre vie intérieure. Le rire, le sourire, la morale, bon, le signe le plus spécifique de l'humanité, finalement, c'est la religion. C'est toujours.... Je suis le livre, la spiritualité.

Le dernier chapitre de ce gros ouvrage est un chapitre magnifique, je trouve, écrit par Élisabeth de Fontenay, où elle explique qu'à force de chercher son propre, l'homme s'est "exproprié", c'est son expression, c'est-à-dire l'homme s'est exclu de la nature, à force de chercher son propre, et qu'il est plus fécond de chercher la continuité que d'insister sur la discontinuité. La conclusion du livre, qui est de Monsieur Picq, est que... Alors, la conclusion lance une provocation ! Les grands singes sont arrivés en Europe à l'époque où s'élaboraient les Droits de l'Homme, et trois siècles plus tard, maintenant, l'un des grands débats, consiste à savoir si les Droits de l'Homme peuvent être étendus..., aux singes. Vous connaissez l'initiative qui a démarré, je crois, en Australie, pour élargir les Droits de l'Homme aux grands singes. Les grands singes, note Picq, sont en réalité en voie de disparition, et c'est au moment où ils sont en voie de disparition que nous nous soucions d'eux, euh,

mais dans cette initiative d'étendre à eux les Droits de l'Homme, nous avons à montrer si nous sommes vraiment humains, dit-il, c'est-à-dire si nous sommes prêts à partager nos droits avec eux. Curieuse façon de retourner les choses...

Dans l'article que je cite aussi dans la bibliographie, de Tomasello et autres, qui va paraître ou qui vient juste de paraître dans le journal "Behavioral and Brain Sciences", on voit comment la psychologie cognitive, aujourd'hui, s'attache à déceler les différences fines, d'aptitudes cognitives entre l'homme et les animaux proches de l'homme, comme le chimpanzé, et, ce type de recherche allie le sens de la proximité avec le marquage de la différence. Je pense que, on n'a pas renoncé à chercher le propre de l'homme, mais on est devenu beaucoup plus fins, dans cette recherche, beaucoup plus minutieux et le propre de l'homme s'inscrit dans la continuité avec les autres espèces, au lieu de marquer une discontinuité abrupte.

L'idée qu'il y a continuité ne doit pas nous faire penser que nous sommes en train de sortir d'une vision **anthropocentrée** des choses. Je crois que c'est une illusion, on trouve dans la littérature concernant les essais de constituer une anthropologie aujourd'hui, à plusieurs reprises, l'idée que, certes, l'homme n'est pas au centre du monde, mais, attendez un peu !, il va conquérir l'Univers !, façonner l'univers, et, les astrophysiciens ne disent-ils pas quelquefois, "qu'il y a un principe anthropique", un principe anthropique, qui voudrait que l'univers soit fait pour l'homme, avec en but, l'apparition de l'homme dans l'univers. Donc, il ne faut pas trop vite se dire que nous sommes devenus généreux et que nous partageons avec d'autres, nos privilèges.

Voilà pour la réflexion sur ce qu'est "le propre" de l'homme.

J'aborde maintenant mon second point, où j'essaie au lieu de rassembler des tentatives philosophico élaborées, sur le propre de l'homme, j'essaie de ratisser large du côté des sciences de la vie, et de voir ce que les sciences de la vie, les biosciences, contribuent aujourd'hui à l'élaboration d'une histoire naturelle de l'homme. Ce que je vais essayer de montrer, à travers ce second point, c'est que la connaissance appelle l'action, et que, à mesure que nos connaissances progressent, sur la bio-diversité, sur la démographie humaine, sur les maladies humaines, et les handicaps humains, à mesure que nos connaissances progressent, nous sommes incités à intervenir. Et cela, comme une réaction naturelle, qu'il faut quelquefois

tempérer avec un principe de précaution. Mais le premier mouvement, c'est l'évidence !, qu'il faut intervenir, que la réalité appelle une intervention !

La bio-diversité : vous avez tous conscience que, tout récemment, une conférence s'est tenue à Paris, à l'UNESCO, qui s'intitulait "Biodiversité, sciences et gouvernances". Drôle de titre ! "Sciences et gouvernances", qui dit à lui seul, que dès que l'on sait, on maîtrise, on gouverne ! Cette conférence sur la bio-diversité est la troisième des grandes conférences internationales sur ce thème. Elle fait suite à la Conférence de Rio, sur l'environnement, et au Sommet de la Terre, à Johannesburg, en 2002. À Rio, avait été adoptée une convention sur la diversité biologique, et à Johannesburg, il y a trois ans, même pas !, on avait pris l'engagement de freiner la perte de bio-diversité d'ici 2010. Le problème posé, et très intelligemment exposé à l'égard d'un public large dans un numéro spécial du journal du CNRS, que vous pouvez trouver, dont j'ai donné la référence, le problème posé est qu'il y a aujourd'hui, et tout le monde l'a lu, et tout le monde sent cela comme une urgence, qu'il y a une érosion rapide de la diversité biologique. On estime à vingt-cinq et même peut-être cinquante mille !, le nombre des espèces animales ou végétales qui disparaissent chaque année. Vingt-cinq ou cinquante mille par an, c'est considérable, au point que l'on parle d'une sixième crise d'extinction. Et la constatation que nous sommes dans une crise d'extinction des espèces vivantes, appelle l'urgence d'arrêter cette érosion. En fait, l'ampleur réelle de cette érosion est difficile à évaluer, puisque les spécialistes nous disent que, alors que l'on a déjà répertorié un million sept cent mille espèces végétales et animales

(Fin CD1 & CD2)

crise d'extinction, supposée. La vie est apparue sur la Terre il y a trois milliards huit cents millions d'années, et son développement a été marqué, nous disent les spécialistes, par cinq grandes crises d'extinction, au cours desquelles, au total, plus de 95% des espèces qui existaient, ont disparu. 95% des espèces vivantes qui ont existé sur la Terre n'existent plus, de toute façon. Et chaque fois qu'il y a eu une extinction, la nature a cicatrisé et la vie est repartie. La vie est repartie. Alors ? Une extinction de plus ? La vie repartira, hein, peut-être...

Quelles sont les causes des extinctions ?

La connaissance des extinctions n'est pas nouvelle, elle date du 19^e siècle. Lyell, l'auteur du "Traité de géologie", dont Darwin a emporté le premier volume qui venait de paraître, avec lui, dans son voyage autour du monde, sur le Beagle, Lyell

dit que l'idée des extinctions était très populaire autour de 1830, tout le monde parlait des extinctions, et on s'imaginait à tort que, les extinctions étaient brusques, c'est-à-dire que c'était des catastrophes brutales. Nous avons encore cette représentation avec l'idée d'une comète qui vient, d'un météore qui dégringole sur la Terre et qui rase une grande partie des espèces, euh... En fait, Lyell dit qu'il a pris conscience en lisant Lamarck, parce que Lamarck insiste beaucoup sur la lenteur, sur le nombre de millions d'années qu'il faut, pour l'évolution biologique, Lyell dit qu'il a pris conscience que, en réalité, ces extinctions avaient dû être très lentes, et qu'elles sont un phénomène naturel, un phénomène naturel, lié à des variations climatiques, par exemple, une grande glaciation, et les espèces sont supprimées par l'extension de la glace, ou bien un réchauffement brusque et une sécheresse, et les espèces sont supprimées par le manque d'eau.

Pourquoi alors se soucier des extinctions aujourd'hui ?

Parce que, aux yeux de ceux qui travaillent en paléobiologie, comme on dit, l'extinction actuelle, au lieu d'être très lente, est très rapide, à l'échelle des temps géologiques, elle ne date pas d'hier, elle a dû commencer lorsque l'homme lui-même est devenu agriculteur, et qu'il a défriché la terre pour la cultiver, et, elle s'accélère dans les siècles récents, avec la déforestation apportée par l'homme, l'agriculture intensive et l'urbanisation.... Surtout l'urbanisation, les routes, la construction, le macadam.... Cette action humaine, qui est cause d'extinction d'espèces, était très bien perçue dans le passé, au Moyen-Âge les moines ont défriché l'Europe, et on considère que c'était une action civilisatrice, on est nous, de l'avoir fait. Pourquoi aujourd'hui, est-ce GRAVE ? Les grands textes parlant de la bio-diversité, emploient l'expression d' "un patrimoine naturel à conserver et à transmettre". Cette conception patrimoniale, qui s'est aussi imposée pour le génome humain, et que l'UNESCO emploie aussi pour les œuvres d'art, et pour les langues, car les langues humaines, aussi, disparaissent. J'ai lu qu'il y aurait eu trente mille langues parlées au cours de l'histoire de notre espèce et que, à l'heure actuelle, il y en a à peu près six mille, qui restent, dont trois mille sont en voie de disparition. Cette conception patrimoniale de quelque chose qui nous appartient et que nous devons sauver, est une conception qui est évidemment dans la tradition judéo-chrétienne, et directement sortie de la Bible. C'est le Livre de la Genèse. Je cite, le récit de la Genèse : "Dieu les bénit et leur dit, soyez féconds et prolifiques, remplissez la Terre et dominez-la, soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur Terre", et dieu

dit, "voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence, sur toute la surface de la Terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence", etc. Tout appartient à l'homme, comme un patrimoine à défendre. Donc, les arguments que l'on donne en faveur de la conservation de la bio-diversité, est que, elle ne doit pas être dilapidée, parce qu'elle NOUS, nourrit, elle nous soigne, etc. Certes, Desmond Morris disait déjà "qu'elle a une valeur esthétique" qui se contemple, qui n'est pas de nature patrimoniale, quoi que.... Vous savez que, un des arguments massue que l'on donne pour motiver le grand public à la protection de la bio-diversité, est que le monde végétal constitue un réservoir de médicaments potentiels, on entend ça tous les jours. Ces arguments-là, en faveur de la conservation, de la diversité de la vie, sont mal acceptés dans les pays pauvres, et ils contrastent avec les arguments de l'écologie profonde qui insistent sur la valeur intrinsèque de la bio-diversité et sur le fait que, c'est l'espèce humaine qui est LA menace.

Ce sur quoi j'insiste, c'est que, en dépit des contradictions que cela implique, est-ce qu'il faut conserver toutes les espèces au détriment des pauvres agriculteurs africains ou Sud Américains, qui ne peuvent pas étendre leurs terres à cultiver et qui ont faim ?! , donc il y a contradiction, à première vue, entre certains intérêts humains et la protection de la bio-diversité, euh... En dépit de ça, ce sur quoi j'insiste, c'est sur l'apparence de l'évidence, qu'il y a, du moment que l'on sait, à intervenir, pour conserver. Comme si, ce que l'on doit faire émanait de la connaissance de ce qui est. Autrement dit, maintenant que nous savons, et que nous pouvons faire, nous devons faire, et... c'est tout naturel !

Alors, la conclusion de ce premier sous point de mon second point sera : "Toutes les vingt minutes, une espèce animale ou végétale disparaît, et toutes les vingt minutes, la population humaine s'accroît, actuellement, de trois mille personnes". Toute les vingt minutes, trois mille cinq cent naissances, et mille cinq cent morts, à peu près.

Mon second sous point, concerne la démographie humaine.

Dans ce second point, - alors, dans le premier sous point, je prenais pour appui principal le document qui a été préparé en vue de la conférence UNESCO et qui est sur le site du Ministère des Affaires Étrangères français, les puissances invitantes avaient préparé un document, - vous pouvez facilement le trouver sur le site - , et, dans mon second point, je vais d'abord m'appuyer sur un document qui lui

aussi se trouve sur l'Internet, et qui est un rapport publié par l'Organisation des Nations Unies, qui est un rapport de "prospective sur la démographie mondiale". Ce rapport a fait, c'est tout récent, il a fait quelques bruits, aussi, dans la presse. Tous les deux ans, les Nations Unies publient un rapport sur la démographie mondiale, avec des projections à court terme, et le dernier rapport, qui s'appelle "La révision de l'année 2002", couvre la période 1950 – 2050, donc avec une prospection à court terme, jusqu'en 2050. Et puis, une fois de temps en temps, en fait six fois depuis les années 1960, depuis le grand boom démographique, le département de la population des Nations Unies s'essaie à faire des projections à long terme. Et dans les années 1990, les projections à long terme allaient jusqu'à 2150, mais cette fois, récemment, les Nations Unies se sont risquées à anticiper beaucoup plus loin, jusqu'en 2300. L'évolution de la population humaine dans le monde. L'objectif étant d'identifier au moins, un, scénario qui assurerait une stabilisation de la population humaine. C'est que l'on a le souci qu'elle s'accroît trop vite.

Le rapport des Nations Unies a été qualifié de "rapport de démographie fiction", les économistes ou les démographes ayant dit tout de suite que, à cette distance de temps, trois cents ans, on ne peut rien prédire, et d'ailleurs !, on ne sera pas là pour voir si on s'est trompé (rire) et jusqu'à quel point on s'est trompé ! Mais, les experts des Nations Unies, qui ont décidé de préparer ce rapport, ont pris des précautions, ils ont fait des simulations statistiques, et puis, sur les résultats qu'ils trouvaient, ils ont demandé conseil à des experts dans le monde entier, qui ne travaillent pas normalement pour les Nations Unies. Ils ont fait critiquer le rapport, ils ont tenu deux conférences en cours de travaux, et, le rapport actuellement publié contient les contributions de douze experts, qui ont chacun fait un article, et ça vient à la suite des données statistiques qui sont fournies dans la première partie du rapport. L'un des experts est le directeur de l'Institut National d'Études Démographiques, à Paris, il s'appelle François **Héran** et, il a témoigné que, au premier abord, les démographes avaient jugé folle l'entreprise des gens des Nations Unies, et puis que, à la lecture du document, ils l'ont trouvé stimulant, intéressant, ils ont dit qu'il faisait réfléchir et qu'il a, en tout cas, une vertu pédagogique.

Que dit le rapport ? Le rapport commence par rappeler les projections à court terme, c'est-à-dire 2050, qui sont d'après l'expérience que l'on a, relativement fiables, et, les possibilités ouvertes par cette perspective. Puis, il développe des scénarios qu'il étudie pour chaque région du monde, et il détaille enfin, les projections par pays.

On a donc une projection pour la France. Le rapport indique, mais ça on le savait, que la population humaine a explosé au 20^e siècle, atteignant, à la fin des années '60, un pic de croissance, j'ai parlé, on parle du baby boom des années '60, au moment de ce pic de croissance, le taux de fertilité était de cinq enfants par femme ! Depuis, depuis les années '60, le taux de fertilité décline, très inégalement selon les régions du monde, mais il décline globalement, mais, il est encore très au-dessus de l'équilibre, l'équilibre étant deux enfants par femme. Juste le remplacement des générations. Si le taux de fertilité demeurerait ce qu'il est aujourd'hui, la population humaine globale, qui est aujourd'hui de sept, sept ou huit milliards ?, je n'ai pas marqué le chiffre, il est dans le rapport, serait en 2100, de 44 milliards, en 2150, de 244 milliards et en 2300, de plus de 1000 milliards ! Desmond Morris dit à peu près que c'est le métro de Londres aux heures de pointe...

La population de la France, dans la projection qui est faite, si le taux de natalité reste le même, en France métropolitaine et dans les DOM-TOM, aboutit à ce que, en 2300 la population métropolitaine ait dégringolée, je crois à vingt millions, alors que la population des DOM-TOM a grimpé à deux cent cinquante millions. C'est fou ! C'est impossible ! On ne peut pas y croire ! On cherche autre chose.

Le scénario, identifié par les experts des Nations Unies et leurs conseillers, comme étant "le moins mauvais", optimal, le scénario identifié prévoirait une croissance qui se ralentit, mais qui est encore une croissance de la démographie, jusqu'à neuf milliards en 2075, donc dans soixante-dix ans, le temps d'une durée de vie humaine brève, donc une croissance qui se ralentit progressivement, puis, à partir de 2075, un déclin, lent, de la population du globe, puis une remontée douce jusqu'à huit milliards, neuf milliards en 2300. C'est considéré comme "le meilleur scénario", parce que, c'est celui qui stabilise la population du globe, qui la stabilise à un taux de reproduction de deux enfants par femme, autour de deux enfants par femme. Mais, on a étudié la fourchette, si on n'atteint pas ce taux, c'est-à-dire si le taux de fertilité ne descend pas suffisamment, ou s'il descend trop, on étudie ce qui se passe dans l'hypothèse où le taux de fécondité serait deux enfants un quart, par femme, ou 1.75, hein. Dans l'hypothèse que le taux de fertilité est "deux enfants un quart par femme", c'est l'explosion, avec trente-six milliards d'êtres humains en 2300, à peu près. Et, si le taux de reproduction est de....., deux enfants moins un quart, c'est l'implosion de la population humaine qui dégringole en 2300 à deux milliards trois. Or cette fourchette paraît très étroite, puisqu'on a connu des taux de fertilité à

cinq, quatre, trois et demie, en même temps la durée de vie s'allonge. Aujourd'hui, la moitié de la population humaine a moins de vingt-six ans ! Dans l'extrapolation que l'on peut faire, dans le scénario envisagé, en 2100, la moitié de la population humaine est au-dessous de quarante-quatre ans. Et en 2300, la moitié de la population humaine est au-dessous de quarante-huit ans. L'espérance de vie, qui dans nos pays dépasse actuellement quatre-vingts ans, atteindrait quatre-vingt-dix, et d'après la projection concernant le Japon, éventuellement plus de cent ans, en 2300. L'espérance de vie ? L'espérance de vie c'est-à-dire la durée moyenne de vie. Plus de cent ans au Japon en 2300, où elle est déjà la plus élevée.

Avec cela, le rapport des Nations Unies explique ce que c'est que "la fenêtre démographique". La fenêtre démographique qui est quelque chose à quoi il faut faire très attention, c'est.... rappelez-vous le baby boom : après guerre, on fait énormément d'enfants. Ces enfants, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt ans, vingt-cinq ans, ils ne travaillent pas, on investit sur eux, ils "coûtent", mais c'est un investissement !, en même temps qu'une charge pour ceux qui travaillent et qui les élèvent. Ces enfants grandissent, la vague démographique arrive à l'âge où elle travaille. Ça c'est l'époque dorée, c'est ce que l'on appelle "la fenêtre démographique" pendant que cette vague de population travaille, elle crée des richesses, elle crée des ressources et elle est capable, à la fois d'élever ses enfants qui sont moins nombreux qu'avant, et de s'occuper de ses personnes âgées. Puis, cette vague arrive à l'âge de la retraite. C'est ce qui est en train de se passer en Europe, cette vague qui arrive à l'âge de la retraite et qui donc, devient non productive, est à la charge d'une population qui maintenant, à l'âge productif, est moins nombreuse et en même temps, la durée de vie s'allonge. La charge devient insoutenable, et le rapport met en évidence que, dans l'état actuel des choses, où, la population du monde est très jeune, puisqu'il y en a une moitié en dessous de vingt-six ans !, l'âge de la retraite à soixante-cinq ans, fait que, en gros, les moins de soixante-cinq ans n'ont à soutenir la génération qui part à la retraite que pendant quelques semaines en moyenne, à peine. Alors que, d'ici quelques années, la charge va s'accroître, de telle sorte que l'on arrive à une impossibilité. Ce qui ressort, et ce que je veux faire ressortir du rapport des Nations Unies, c'est que, ces constatations, impliquent que l'on va devoir piloter la démographie mondiale, que l'on ne peut plus la laisser aller naturellement, qu'il faut prendre des mesures pour la piloter et qu'on le peut. On le doit et on le peut ! Le fait de connaître les données,

implique qu'il faut intervenir, et que l'on va intervenir. On pourrait alors faire le raisonnement pervers, que, la nature s'en chargera. La nature se chargera de retrouver des équilibres, par exemple, elle pourrait déclencher quelques épidémies. Elle en a une, en cours, qui est l'épidémie de SIDA. Là-dessus, je m'appuie sur le rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé, qui lui aussi porte un titre extrêmement intéressant, l'OMS publie chaque année un rapport sur la santé dans le monde et chaque année, l'OMS choisit un thème particulier, sur lequel elle veut centrer un objectif si vous voulez, sur lequel elle veut centrer l'attention, et mobiliser toutes les ressources de santé mondiale. Le rapport sur la santé dans le monde, 2004, est sous-titré "Changer le cours de l'Histoire", ce n'est pas mince comme objectif ! Changer le cours de l'Histoire ! Ce rapport est consacré au SIDA, une toute petite rétrospective, concernant les épidémies : Le rapport de Villermé, que je cite, "Des épidémies sous le rapport de la statistique médicale et de l'économie politique", ce rapport de Villermé, qui date des années 1830, est contemporain de l'époque où la variole, faisait des ravages en Europe, et où l'on essayait de promouvoir la vaccine, l'administration de la vaccine, comme moyen de prévenir la variole. La vaccine étant un produit extrait de la variole des vaches. Villermé, en tant que démographe et statisticien, était très dubitatif sur l'intérêt de cette prévention. Il disait "ceux que la variole tue, ce sont les enfants. Vacciner les enfants, c'est très bien, cela va les protéger de la variole", - on n'a plus de doute maintenant sur l'efficacité de la vaccine, dans les années '30 elle était bien établie, 1830 -, "mais, si les enfants ne meurent pas de variole, ils mourront d'autre chose, il y a tellement de maladies infantiles." La mortalité infantile était extrêmement importante, au début du 19^e siècle, bien qu'elle ait été déjà en diminution, et, Villermé reflétait une sagesse ancestrale, confortée par la statistique et par le mouvement hygiénique, qui était en formation, il disait, "commencez par lutter contre la misère, plutôt que de lutter contre la variole ! Si les gens ne sont pas dans la misère, les enfants attraperont moins de maladies", en général. Et c'est ça que nous voulons, nous voulons diminuer la mortalité infantile, nous ne voulons pas diminuer la mortalité variolique, ça n'a pas d'intérêt, et, la vraie cible, ce n'est pas, on ne savait pas même, à quoi étaient dues ces maladies infantiles, les diarrhées, etc., on ne connaissait pas les microbes, on ne connaissait pas les virus, les bactéries, rien, hein ! Simplement l'hygiène, le mouvement hygiénique s'ébauchait, mais "essayons que les gens ne soient pas dans la misère, ils mangeront mieux, les enfants seront plus costauds et ils attraperont moins de

maladies". Donc Villermé n'était pas un grand défenseur des interventions de santé. Sagesse ancestrale, laissez faire la nature et intervenez où vous pouvez, c'est-à-dire sur les causes sociales, pas naturelles.

La grippe espagnole : ça, ça a été une pandémie terrible ! Quarante millions de personnes en moins d'un an ! Cette très grande épidémie, très grave épidémie, a explosé à la fin de la Première Guerre mondiale, en septembre 1917, dans un camp d'entraînement militaire près de Boston, en quelques semaines, elle s'est répandue dans le monde entier, en trois vagues successives, et elle tuait surtout des jeunes gens. En fait, elle a démarré chez des jeunes soldats, et elle a tué surtout des jeunes gens. On suppose que les personnes âgées avaient dû déjà faire une grippe qui les vaccinait un petit peu, contre cette épidémie, mais on n'est pas sûr. En fait, il y a récemment des travaux très intéressants, qui ont permis de reconstruire le virus de la grippe espagnole, alors qu'à l'époque, on n'avait aucune idée de la cause, aucune. Pourquoi elle s'appelle "espagnole", parce qu'on en parlait en Espagne, alors que dans les pays qui étaient en guerre, puisqu'elle s'est déclarée en temps de guerre, il y a eut une censure sur l'information, on ne disait pas que l'épidémie existait ! Quarante millions de morts, c'est plus que la Première Guerre mondiale, la nature fait mieux que nous pour réguler ! Alors, le SIDA : L' Organisation Mondiale de la Santé met en couverture de son rapport, la photo d'un jeune fermier de Haïti, avant, et après traitement, par les anti-rétroviraux. Cet homme de vingt-cinq ans a le SIDA, et on montre que, avec le traitement, il a repris toute sa santé, il est beaucoup plus beau, sur la photo, traité, que la photo non traité, où il est misérable, tout maigre, et, le message véhiculé par le rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé, c'est qu'il y a "urgence mondiale" !, que le SIDA a déjà tué vingt millions de personnes sur la Terre, en vingt ans, vingt-cinq ans !, que quarante millions de personnes sont déjà contaminées par le virus, que cette maladie a des conséquences économiques et sociales désastreuses dans les pays qu'elle ravage, parce qu'elle tue de jeunes adultes, et donc les parents ne sont pas là pour s'occuper des enfants, les gens ne sont pas là pour travailler à l'âge où ils seraient juste productifs, et, l'OMS appelle tous les centres de santé du monde, et les gouvernements et les politiques, et tout le monde, à lutter contre ce fléau, elle appelle à une mobilisation générale, elle emploie des termes militaires, "la campagne, la lutte, le combat" ! Elle dit qu'elle a lancé, avec UN-AIDS, ONU SIDA, l'Organisation des Nations Unies contre le SIDA, et avec le Fonds Monétaire International, un programme qui s'appelle "trois millions d'ici 2005",

l'OMS a le génie des formules lapidaires comme ça, tout le monde doit retenir "trois millions d'ici 2005", trois millions de quoi ? Trois millions de personnes dans les pays en développement qui recevront des anti-rétroviraux, alors qu'actuellement elles n'ont pas accès aux anti-rétroviraux. C'est l'initiative en faveur du traitement anti-rétroviral, ou de l'accès à ce traitement, qui a été lancé par les instances internationales. Et, l'objectif de cette initiative est que, au moins la moitié des personnes malades des pays en voie de développement aient accès à ces traitements.

Le rapport ne cesse de marteler qu'il faut sauver, les millions de vies menacées par ce danger imminent, sauver les vies. Donc, cet appel ne va pas du tout dans le sens que je suggérais tout à l'heure, la nature se charge de corriger des régulations démographiques que nous ne savons pas faire, mais nous n'allons pas laisser la nature réguler elle-même ! Nous n'allons pas laisser la nature faire mourir les gens du SIDA ! En fait, on pourrait argumenter que la maladie SIDA, n'a pas véritablement freiné la démographie, euh... son influence sur la croissance démographique est très faible, par contre elle a une influence sur l'espérance de vie. Elle a supprimé les gains d'espérance de vie qui étaient en train de s'acquérir dans les pays en voie de développement, du moins dans les pays très atteints.

J'ai cité un passage de Villermé et un passage de l'Organisation Mondiale de la Santé, je vous rappelle ce dernier passage : "En associant la prévention au traitement ainsi qu'au soin et au soutien à long terme, on peut inverser l'évolution apparemment inexorable de l'épidémie, - c'est ça, changer le cours de l'Histoire, on peut inverser l'évolution naturelle -, on peut inverser l'évolution apparemment inexorable de l'épidémie de SIDA et offrir aux pays et populations les plus touchés, leur meilleure chance de survie. L'objectif est la survie, ce n'est pas la régulation démographique par la mort en tout cas. N'y a-t-il pas là une contradiction ? En tout cas, il semble qu'il y ait, à première vue, évidence, que, du moment que nous avons une connaissance de la maladie et des moyens, pharmaceutiques, de traiter la maladie, il FAUT intervenir ! Il faut offrir ces moyens à toutes les personnes atteintes.

Troisième sous point de cette seconde partie : "L'ingénierie du vivant et ses applications à l'homme." J'ai donc successivement envisagé la perspective de l'espèce humaine parmi les autres espèces, la progression de l'espèce humaine elle-même, sur la Terre, sa progression démographique et maintenant l'espèce humaine du point de vue de ses constituants, des organismes humains. Là, je vous donne

trois références, que je vais très brièvement commenter : la première est un tout petit livre de Avan, Fardeau et Stiker, qui s'intitule "L'homme réparé. Artifices, victoires, défis". Ce petit livre a été publié à l'occasion d'une exposition à la Cité des Sciences et de l'Industrie, réalisé avec l'aide des Caisses d'Assurance Maladie, et l'objectif de l'exposition était manifestement d'appivoiser les gens aux nouveaux traitements médicaux. Le but du livre est donc vulgarisation et familiarisation. Le livre contraste, avant, que la médecine puisse intervenir et, après, quand la médecine intervient. Avant, les infirmes mendient dans les rues, la chirurgie se fait à vif sur les champs de bataille avec une hache, les mutilés de guerre sont handicapés, définitivement, etc. Images tristes, lamentables. La médecine intervient, 20^e siècle. La médecine a les moyens d'intervenir. Le chapitre deux s'intitule "L'homme changé par l'homme". Comment changer ? On répare les membres blessés, en implantant dans ces membres des biomatériaux, pour reconstituer les os par exemple, on fait la correction chirurgicale des malformations du cœur, on transplante les organes, on peut corriger le nanisme par la biochimie, autrefois on montrait les nains dans les foires, aujourd'hui, on donne aux enfants une hormone de croissance, et ils ont une croissance normale. On corrige la surdité. Oh la surdité, c'est pas au point ! Les gens qui ont une vue faible, ça, on corrige bien, en place la lentille, le cristallin, etc. Le petit livre, illustré de très belles images, se termine par des textes, dont le poème à l'"Éloge de la surdité", par Du Bellay, un extrait de la "Lettre sur les aveugles", de Diderot, et la déclaration des Nations Unies sur les Droits des personnes handicapées, le message étant, "nous avons fait d'énormes progrès dans la connaissance et la capacité d'intervention, les personnes handicapées ou malades ont droit, au bénéfice de ces interventions. Et, ce sont des bénéfices très positifs, épatants, hein ! L'ouvrage de François Gros, intitulé "L'ingénierie du vivant", est moins triomphant, mais il n'a pas la visée de vulgarisation qu'a le premier. François Gros explique, dans "L'ingénierie du vivant", que "la connaissance de la vie au niveau moléculaire et cellulaire, nous a dévoilé les rouages de la machine vivante, et nous a rendus capables d'intervenir finement dans les rouages de cette machine". Mais, la question se pose. Les biologistes, à force de jouer aux spéléologues de la cellule de la molécule, dit François Gros, ne vont-ils pas faire des bêtises ?

Il y a un risque, mais ce risque, de faire des bêtises, a incité nos sociétés à se doter de moyens de régulation, il y a eu un dialogue entre scientifiques de pointe, et le reste de la société, nous avons mûri politiquement, et, conclut François Gros, "le

chercheur contribue ainsi à la naissance d'un nouvel humanisme". Un humanisme qui s'élabore en collaboration, entre ceux qui font une science de pointe, risquée mais passionnante, et ceux qui seront, éventuellement, les bénéficiaires de cette science, et qui doivent discuter avec les chercheurs, de leurs intérêts ou objectifs de recherche. François Gros dit bien, en passant, que les avancées de la recherche se font sans visée, sans but. Quand on fait une découverte en biologie, cela ne veut pas dire que l'on savait ce que l'on cherchait, les découvertes sont surprenantes, mais, il suggère, en citant un passage du philosophe des techniques, Simondon, Gilbert Simondon, je vous ai donné le petit texte, je ne vais pas le relire ici, il suggère que la visée sous-jacente, à cette recherche tempérée par un dialogue avec la collectivité, c'est de braver la mort. Ça reste euh... très discret, dans ce que suggère François Gros, mais c'est une perspective que l'on retrouve dans l'ouvrage de Claude Debru que j'avais mentionné l'an dernier. En réalité, l'espèce humaine est en train de se dire : "La condition de vivant, c'est la condition de mortel, mais attendez ! Pas pour l'espèce ! Pas pour l'espèce, on va s'arranger pour qu'elle dure, elle", hein.

Le troisième ouvrage que je vous suggère ici, en langue anglaise, "Entre technologie et humanité", va nettement plus loin que François Gros dans l'audace pour le diagnostic de la situation, mais il est bien plus conservateur dans la prescription, de ce qu'il faut faire. Il va plus loin dans le diagnostic, parce qu'il nous dit, "nous avons aujourd'hui les moyens de modifier la nature humaine", mais il va beaucoup moins loin dans la prescription, parce qu'il dit "attendez ! On n'y est pas encore vraiment !"

Qu'est-ce qu'on fait VRAIMENT ? Eh bien, dans les services de psychiatrie, maintenant, on va passer les malades psychiatriques à l'imagerie cérébrale. Ce n'est pas très drôle pour eux, c'est impressionnant, mais enfin ! Il y a moyen d'humaniser ça ! Ce n'est pas une affaire. Qu'est-ce que l'on fait d'autre ? On a fait beaucoup de progrès dans les soins intensifs, on est capable de maintenir en vie, par moyens nutritionnels, des personnes âgées démentes, qui ne survivraient pas seules parce qu'elles ne sont pas capables de se nourrir toute seule. Ou alors, on a progressé dans la connaissance des maladies génétiques, et le résultat c'est que, on pratique des amniocentèses sur des femmes enceintes. C'est un peu barbare, ça, tout ça... Mais, on peut humaniser ces procédés, on peut expliquer, on peut arrêter de nourrir une personne âgée, à un point où l'on juge que ce n'est plus... opportun, on peut humaniser tout ça. Autrement dit, cet ouvrage, agressif dans le diagnostic, est en

réalité pragmatique dans sa manière de se ranger à la vieille philosophie (?) "il y a un moyen d'humaniser la science ! On va humaniser la science mais n'en faisons pas un drame, au fur et à mesure". Cependant, ce livre émet des doutes sur le droit des gens à toutes ces assistances médicales nouvelles, qui sont fournies par une science dont la progression est très rapide. Pourquoi ? Parce que l'accès de tout le monde, comme un droit, à ces assistances nouvelles, offertes par la médecine, coûtent cher, qu'elles sont compliquées à organiser pour une collectivité, et, on peut douter que les collectivités aient une obligation de les mettre à la disposition de tout le monde, c'est-à-dire de rendre l'accès possible à tout le monde. Et c'est une suggestion grave, car dire "pour l'instant on peut humaniser la technique", c'est vrai, tout le monde est d'accord avec ça, c'est une vieille philosophie, une vieille sagesse, mais dire "la science va pouvoir faire des choses extraordinaires et changer la nature humaine", et dire "Mais attendez ! Tout le monde ne va pas y avoir accès !", on ne peut pas dire que c'est un droit. Ah ! Est-ce que l'on va avoir deux, trois, quatre, cinq sous-espèces, variétés, d'espèces humaines ? On peut être inquiet de cette perspective qui est à peine esquissée, qui est à peine développée dans l'ouvrage, et, je pense que là aussi, l'un des problèmes de l'anthropologie actuelle perçe. En tout cas, le message est tout de même, dans cet ouvrage, que du moment que la science progresse, il est bon que les gens en bénéficient, et il faut que ce progrès continue. L'idée que, la connaissance scientifique, permet l'ouverture de possibilités nouvelles, donc plus de liberté pour l'homme, et, en même temps des possibilités d'interventions amplifiées, et dans la foulée de ces possibilités d'interventions, un devoir d'intervenir, cette idée est une idée qui, dans son commencement, est très ancienne, que la connaissance peut nous permettre d'agir, mais qui se cherche dans ses conséquences dernières, et c'est de ce côté-là que je pense, devoir développer le nouveau projet d'une anthropologie philosophique.

Je dois m'arrêter ici. Je ne suis pas arrivée au bout de mon troisième point, je le reprendrai la prochaine fois.

Je vous remercie.

(Applaudissements !)